

Ecole psychanalytique des Hauts de France : Le 7 Fev 2026

Présentation du livre de Philippe Collinet : « Film de famille/ Complexes familiaux.

Discutant : Gilbert Desmoulins

Notes de lecture de « Films de famille/ Complexes familiaux » Ed Borromées P. Collinet

En relecture de « Les Complexes familiaux dans la formation de l'individu » J. Lacan (1938)

Qu'est ce qui attire mon attention à la lecture du livre ?

Illustration de la notion de complexe par des films

L'entre deux du cinéma

La dimension du semblant.

Les complexes familiaux dans la formation de l'individu de Lacan se présentent comme une phénoménologie de la constitution de l'individu, pas du Sujet : c'est-à-dire de l'imbrication des éléments hétérogènes qui président à la formation d'une structure.

Le terme de complexe en français trouve son origine du terme latin « complexus ». Cela ne nous indique pas grand-chose sur la nature du complexe tel qu'il est employé dans le texte de Lacan qui l'utilise dans sa définition courante.

Dans son usage en allemand, il est à noter que le terme « Komplex » fut d'abord utilisé du point de vue de la physiologie. Il apparaît dans « Etudes sur l'hystérie » de Breuer, puis est repris par Jung et Freud en 1909 et 1910., notamment dans son texte « Oublis de mots et suite de mots » : *« Je puis exprimer ce que je viens de dire sous la forme suivante : « le mot oublié frôle chez moi « un complexe personnel » . Le rapport qui s'établit entre le nom et ma personne est un rapport inattendu, le plus souvent déterminé par une association superficielle (double sens du mot, même consonnance) ; on peut le qualifier, d'une façon générale, de rapport latéral. »* On le retrouve sous sa plume dans sa « Contribution à l'histoire du mouvement analytique » où il fait état des apports de Adler et de Jung, tout en regrettant le caractère de compromis avec la morale et la religion : *ils ont suivi dans le détail (ce en quoi Pfister les avait précédés) la manière dont le matériel des représentations sexuelles provenant du complexe familial et du choix d'objet incestueux est utilisé pour la représentation des intérêts éthiques et religieux suprêmes des êtres humains, et ils ont donc élucidé un cas significatif de sublimation de forces érotiques et de transposition de celles-ci en des tendances qu'on ne peut plus nommer érotiques. ... Si l'éthique et la religion n'avaient pas le droit d'être sexualisées mais étaient dès le début quelque-chose de « supérieur », et si néanmoins il apparaissait inéluctablement que leurs représentations dérivent du complexe familial et œdipien, alors il n'y avait plus qu'un expédient : ces complexes eux-mêmes ne devaient pas, dès le début, signifier ce qu'ils semblaient énoncer... »*

« Les complexes familiaux dans la formation de l'individu » de Lacan sont parus en 1938, c'est-à-dire bien avant la mise en place de ce qu'on appelle aujourd'hui la psychanalyse lacanienne qui s'inaugure de l'articulation structurale familiale avec le schéma « L » (Ecrits : « La lettre volée » 1955).

Aussi bien dans cet article de 1938 Lacan inscrit la famille comme non pas quel qu'institution « naturelle », quasi biologique, mais comme un ensemble de relations d'où émerge un effet institutionnel constitutif de la communauté humaine. C'est le moment de la distinction de l'instinct et du fait culturel. L'articulation complexe s'il en est puisqu'il s'agit de la prendre en compte

comme agissant, agent de la formation de l'individu, des effets de langages quasi symbiotiques avec ce qu'il convient d'appeler le bios. « Le complexe, en effet, lie sous une forme fixée un ensemble de réaction qui peut représenter toutes les fonctions organiques depuis l'émotion jusqu'à la conduite adaptée à l'objet. Ce qui définit le complexe, c'est qu'il reproduit une certaine réalité de l'ambiance, et doublement.

- 1) Sa forme représente cette réalité en ce qu'elle a d'objectivement distinct à une étape donnée du développement physique ; cette étape justifie sa genèse.
- 2) Son activité répète dans la réalité ainsi fixée, chaque fois que se produisant certaines expériences qui exigeraient une objectivation supérieure de cette réalité ; ces expériences, justifient le conditionnement du complexe.

... le complexe est dominé par de facteurs culturels :

dans son contenu, représentatif d'un objet

dans sa forme, liée à une étape vécue de l'objectivation

enfin dans sa manifestation de carence objective à l'égard d'une situation actuelle, c'est-à-dire sous son triple aspect de relation de connaissance, de forme d'organisation affective et d'épreuve au choc du réel, le complexe se comprend par sa référence à l'objet

... Si le complexe dans son plein exercice est du ressort de la culture... ce n'est pas dire qu'il n'y ai pas de rapport entre complexe et instinct... (Lacan : Les complexes familiaux dans la formation de l'individu » p28 in Autres écrits.)

Ainsi les complexes familiaux sont d'emblée inscrits par Lacan dans une articulation d'éléments aussi hétérogènes que l'instinct, la pulsion, les émotions et les représentations (imago), et les mots, le langage. Ce qu'illustre parfaitement le terme de « complexe » d'abord utilisé par les physiologistes, puis repris par Breuer dans « Etudes sur l'hystérie », repris par Freud et Jung vers 1909-1910.

A noter que lesdits « complexes familiaux », ne constituent pas vraiment par le titre que Lacan donne à son long article. « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu » indiquent assez bien le caractère disons phénoménologique de la théorie analytique à se moment de son élaboration, tout à fait de ce point de vue dans la continuité du travail de Freud. Cela pour dire qu'il n'est pas question ici de Sujet, on est dans le champ de la réalité, un champ où les représentations, l'imago, et pour tout dire l'Imaginaire.

Pour revenir à ton livre : « Films de Famille/ Complexes familiaux ».

La présentation déjà illustre deux dimensions essentielles en psychanalyse : la famille et les complexes ; on pense tout de suite à Œdipe ! et déjà la couverture porte la barre qui sépare dans sa formulation discursive structurale du Lacan des quatre discours, deux éléments, deux dimensions essentielles de la psychanalyse : en haut à gauche en position d'agent « film de famille » la barre porteuse d'images, et l'objet en place de production les complexes ; comme une première écriture du discours du maître ?

En deuxième observation : la reprise des trois formations investies par Lacan dans la première partie de son essai « Le complexe, facteur concret de la psychologie familiale » : Le complexe de sevrage, le complexe de l'intrusion, et le complexe d'Œdipe, que tu illustres de pas moins de 96 films présentés, en référence à ta reformulation de ces trois complexes présentés par Lacan, façon vignette clinique à faire valoir comme Imago.

Je parle d'illustration, pour faire valoir la dimension imaginaire de l'exemple dans une monstration ou une démonstration. La dimension monstrueuse, on la retrouve dans l'exploit quasi héroïque de des acteurs au destin souvent tragique, voir même à la place quasi divine des réalisateurs que tu salues tout aussi bien.

96 films plus une « boîte à bijoux » de 42 films, huit rubriques de 7 film comme pur dire le 7) art qu'est la cinéma. Soit 138 films répertoriés pour comme autant de cas cliniques pour « illustrer, décliner les « complexes familiaux », la complexité des relations humaines, la relations des corps imaginarisés par les images. Autant de représentations imagées, de mise en situation de la complexité non seulement des relations humaines, mai également des sentiments, des affects induit des situations représentées.

Pas seulement, ton travail ne se réduit pas à une suite de présentations de films, à un catalogue, tu proposes également de faire jouer les Signifiants majeurs qu'articule J. Lacan dans « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu ». De son texte tu déplace les articulations des Signifiant et concepts psychanalytique sur des situations scénarisées, de représentations incarnées dans des corps-images que nouent les scénarii.

Un véritable travail sur le semblant tel que Lacan le définit. A savoir que la semblant c'est l'être lui(-même tel qu'il se donne à voir, imagé dans la réalité filmique. Derrière le semblant il n'y rien Au-delà du film c'es l'écran blanc, avant le film c'est l'obscurité de la salle.

Ce que tu articule en cette reprise des « complexes familiaux... » c'est en quelque sorte l'entre deux néant : « Des êtres se rencontrent, et une douce musique s'élève de leur cœur » comme l'écrit Jean Auguste Achade... et point final§, le film s'arrête ; c'est fini.

Les spectateurs de la vie sont quitte, quitte d'avoir projeté leur propre fiction sur les semblant d'êtres qui e sont agité sur l'écran.

D'une certaine façon on peut dire que « qui aime la vie la regarde passer » (?)

Cela interroge le sentiment d'exister, voir « le sentiment tragique de la vie » (Ennamouno).

La vie ne serait-elle qu'un rêve ?

Et on pourrait ici interroger la dimension de semblant, de l'incarnation dans le rôle, certes, mais surtout la dimension tragique de la représentation imaginaire de ce qui constitue la vie qu'on vit, ou pas. Je me souviens du slogan publicitaire promoteur du cinéma dans les années 70 « Qui aime la vie va au cinéma » slogan où la jeunesse empreinte du désir de vivre intensément, du moins pour une certaine marge, voire avant-garde répondait ironique comme dans une provocation « Qui n'aime pas la vie la regarde passer ».

Il y a là comme une Bejahung, il faut y aller, il faut dire « oui » pour entre dans la caverne platonicienne, dire oui à l'incarnation dans un dire. Une Bejahung pour un entre deux, pour l'entre deux de la tragédie. Les histoires d'amour finissent toujours mal.

Dire Oui, il faut y aller, faire le pas tout (aussi bien le pas qui permet de dire non) qui coûte pour non pas être, mais pour être la dupe d'un semblant qui s'il ne nous fait pas être nous fait

Ek- sïster.

Cette dimension de semblant trouve au cinéma, pas à la télévision [et il aurait grand intérêt à interroger ici la complexité de la réalité technologique et de ses effets pour le cinéma (j'avais écrit dans le cinéma) comparé à la télévision : la continuité du signal télévisuel, il n'y a pas de discontinuité dans la fabrication de l'image, et dans le cinéma ou la continuité filmique se constitue de 25 images par secondes), qu'on ne peut séparer de la notion de rôle que tiennent les acteurs qui incarnent le discours, la parole du scénariste. Le cinéma c'est un peu comme l'entre-deux lacanien me semble-t-il.

On entre dans la salle, ça ne compte pas, mais il faut y être dans cet espace clos, il faut qu'il soit clos pour que la magie opère. Dans la salle, avant le film, du mois était-ce ainsi quand j'y allais, toute la lumière s'éteint, c'est le noir, il n'y plus rien ni à voir, ni à entendre, le néant. Puis sur l'écran de la caverne ça bouge ça s'agite ça parle, c'est effrayant la vie, du moins une certaine image de la vie ça bouge comme dit la chanson, ça bouge, ça vit. On y est c'est l'entre deux, il y aura une fin, pas n'importe laquelle, la fin du scénario, une destinée, le développement complexe d'émotions incarnées de parole déterminées par la situation imaginée, puis c'est à nouveau le néant.

Ouf ! on s'en est bien tiré pour cette fois ! ha qu'il fait bon vivre dans l'illusion de la réalité sans se percevoir comme semblant. Et pourtant la métaphore cinématographique ! Heureusement je reste en quelque sorte la dupe, la réalité : le boulot, la survie, les impôts. Les soucis me sauvent transitoirement comme le porte Jankélévitch. Mon entre-deux néants, mon semblant, finalement ma position de sujet...

Et comme le dit si bien le poète Léo Ferré « Il faut bien faire quelque chose en attendant le jour qui vient »

Le cinéma n'est pas la vérité du semblant de Lacan, mais ça y ressemble.